

II – COMMENT Y ALLER ?

Si toutes les institutions ne jurent que par l' « aller vers », elles ne proposent le plus souvent - comme perspectives – que des outils ou des dispositifs censés éclairer les professionnels. Mais comment faire s'il on n'a pas envie de reproduire l'un de ces dispositifs (promeneurs du net, EHPAD à domicile, etc.) ?

Les démarches qui sont présentées dans cette partie ont pour particularité de ne pouvoir être reproduites comme telle, parce qu'elles mettent en avant des dispositifs trop radicaux (La pédagogie sociale), trop conflictuels (le community organising), ou encore car elle ne représente pas une action en soi mais une posture (l'écoute active).

Elles nous permettent cependant, en empruntant certaines de leurs caractéristiques, de proposer une manière d'explorer le territoire et de le considérer sous un jour nouveau. Cette partie s'intéresse donc à présenter ces courants, en les décrivant succinctement, et en proposant des liens vers des textes et des vidéos, puis à décrire les stratégies d'exploration inspirées de ces courants, que nous proposons aux équipes.

TABLE DES MATIERES

Références.....	3
1. La pédagogie sociale.....	3
2. Le community organising.....	5
3. L'écoute active.....	7
Méthodes composites proposées aux équipes.....	9
Enquêter par l'action.....	9
La détection.....	10
Une vision écologique de l'animation.....	11
Une posture qui vise à jouer des distances.....	13

Nous présentons ici deux références qui nous inspirent, et que nous réinterprétons lorsque nous intervenons auprès d'équipes.

1. LA PEDAGOGIE SOCIALE



Laurent Ott défend ici la pédagogie sociale. Ce terme se rapporte au travail éducatif effectué auprès d'enfants, dans leur environnement naturel et direct (bas d'immeuble, rue, espaces publics).

« Les propos développés ici par Laurent Ott sont à la fois originaux et innovants. Le travail en milieu ouvert qu'il présente ne concerne ni les interventions éducatives au sein des familles, ni l'animation séquentielle, pas plus que le travail de rue. Il s'agit d'un concept inédit qui tente de réhabiliter l'espace public non comme un lieu de perdition et de danger potentiel pour l'enfant, mais comme un support d'épanouissement et d'apprentissage de la citoyenneté. L'auteur commence par un constat : les enfants des villes sont socialement et culturellement parqués dans des lieux réservés. L'entreprise de diabolisation de l'extérieur ne les prépare pas à cultiver en eux les ressources qui leur permettraient de réagir face à l'inconnu. On ne les prépare pas à gérer le risque, mais à avoir peur du danger. Or, ce dont ils ont besoin, ce n'est pas d'être gardés, mais de bénéficier de compagnie, de relations, de communication avec des adultes qui s'inscrivent avec eux dans une relation continue et constante. On en est loin.

Ce qui domine aujourd'hui, c'est la cassure. Des enfants, on n'en parle plus qu'en tant que victimes en puissance ou auteurs de troubles potentiels. Quant aux adultes, éparpillés dans des institutions éducatives cloisonnées (familles, écoles, centres de loisirs...), ils offrent non la continuité tant recherchée, mais une attention émiettée. Les professionnels qui pratiquent trop souvent une relation distanciée sont parmi les plus menacés par l'usure et le

désinvestissement. Ils présentent une peur archaïque d'être dévorés, de s'attacher ou de se mettre au jour, voyant ainsi amputée la part la plus consistante et spécifique de leur métier : « tout se passe comme si la relation éducative était exempte de toute implication personnelle et de toute résonance affective » (p.27). Laurent Ott préconise de redonner au travail de rue toutes ses lettres de noblesse. Il dessine précisément les contours du travail en milieu ouvert qu'il revendique : mettre à disposition un espace et des intervenants qui permettent aux enfants de construire leur propre activité sociale. Créer un lieu non stigmatisé, destiné à l'ensemble de la population, même si à partir de cet accueil indifférencié, on peut proposer une prise en charge plus individualisée pour les plus en difficulté. Autoriser la libre circulation des enfants qui ne viendraient là que sur la base de leur seule adhésion et de leur unique motivation. Dynamiser des activités pouvant être initiées par le groupe d'enfants lui-même, sans s'interdire d'être soi-même force de proposition. Prévoir qu'elles puissent passer d'un lieu en plein air à une salle couverte et inversement. S'appuyer d'abord sur les enfants, pour ensuite s'ouvrir aux parents et au voisinage ».

<https://www.lien-social.com/Le-travail-educatif-en-milieu-ouvert>

INTERETS / LIMITES

Intérêt : Une démarche simple à comprendre, et qui propose de manière extrêmement efficace de recréer des proximités avec la population. Elle donne aux espaces publics une très haute valeur, à la fois concrète et symbolique.

Limite : Une démarche radicale (être présent tous les jours en extérieur), et qui se trouve aux antipodes des cultures professionnelles basées sur la programmation d'activité et l'accueil du public au sein d'une structure.

Ce qu'on peut en garder : la présence régulière dans de mêmes espaces, la fidélité, les rendez-vous réguliers.

Des liens :

- **Un texte :** <https://www.cairn.info/revue-journal-du-droit-des-jeunes-2009-2-page-26.htm?contenu=resume>
- **Une vidéo :** https://www.youtube.com/watch?time_continue=26&v=WiG_yddfivo

2. LE COMMUNITY ORGANISING

Le community organizing structure les luttes dans les quartiers populaires aux Etats-Unis. Julien Talpin et Hélène Balazard présentent ce modèle dans la revue MOUVEMENTS, dans un numéro intitulé « Ma cité s'organise ».

Des professionnels de la mobilisation permettent aux habitants de s'organiser eux-mêmes pour lutter et obtenir des améliorations concrètes de leurs conditions de vie. Ces associations sans but lucratif s'implantent dans les quartiers et les lieux de vie. Aux Etats-Unis, le développement de la société civile repose sur une défiance à l'égard de l'Etat. Aucun parti de masse ne prétend représenter la classe ouvrière américaine. Les syndicats les plus puissants représentent les fractions les mieux intégrées des classes populaires. Les Noirs et les immigrés restent exclus de structures qui regroupent surtout des ouvriers qualifiés et blancs. Il existe donc un vide politique pour représenter les classes populaires, à la gauche du Parti démocrate. Ensuite, l'Etat délègue à la société civile de nombreux services. Le community organizing est alors soutenu par les institutions et bénéficie du financement de fondations privées. Cette pratique peut devenir managérial et renforcer la pacification sociale. Mais le community organizing peut également s'opposer aux politiques néolibérales.

Des associations s'inscrivent dans des pratiques caritatives et proposent de simples services. En revanche, le community organizing entretient un rapport critique avec les élus et les institutions. « Il entend favoriser l'organisation collective et autonome des habitants des quartiers populaires afin de créer un rapport de force avec les pouvoirs établis », précisent Julien Talpin et Hélène Balazard. Les manifestations et actions collectives pr  c  dent toujours les négociations. Les associations reflètent donc une diversité de pratique, de la lutte autonome jusqu'au soutien à des candidats aux élections.

Le modèle du community organizing se développe également en France. L'Alliance Citoyenne de Grenoble valorise l'autogestion et semble critique par rapport aux institutions. En revanche, Stop le contrôle au faciès semble davantage intéressé par la conquête du pouvoir avec la candidature de listes citoyennes aux élections locales.

Les méthodes du community organizing inspirent plus largement de nombreuses associations et des animateurs sociaux.

<http://www.zones-subversives.com/2016/08/le-modele-du-community-organizing-en-france.html>

Intérêt : Une démarche qui met au centre de la relation la coopération, entre habitants et entre classes sociales, à travers des luttes concrètes pour remédier à des difficultés du quotidien. Une démarche qui réintroduit le porte-à-porte et les entretiens individuels comme des fondamentaux de l'interconnaissance et de la mobilisation.

Limite : Cette approche ne fait pas l'impasse sur la confrontation qui, même si elle peut prendre des formes ludiques, va évidemment déplaire aux collectivités ou aux bailleurs qui seront visés par le rapport de force. Elle est donc relativement inappropriée pour des collectifs qui dépendent d'agrément et de financement émanant de ces entités.

Ce qu'on peut en garder: Toute la réflexion sur le pouvoir de mobilisation à travers les entretiens de face-à-face menés par les animateurs, qui fait du porte-à-porte une démarche centrale, étudiée notamment par Hélène Balazard dans sa thèse. On peut s'intéresser également à la volonté de permettre aux habitants de gagner des luttes concrètes concernant leur vie quotidienne.

Une vidéo de référence : <https://www.youtube.com/watch?v=wjkNxQUe3II>

Un texte de référence : A propos de la mobilisation par le biais des entretiens et du porte-à-porte <https://app.box.com/file/528838393771>

3. L'ÉCOUTE ACTIVE

L'écoute active est une technique de communication qui consiste à utiliser le questionnement et la reformulation afin de s'assurer que l'on a compris au mieux le message de son interlocuteur et de le lui démontrer. Elle a été développée par le psychologue américain Carl Rogers, l'initiateur des techniques non-directives. Cette approche se caractérise par la manifestation d'un respect et une confiance chaleureuse envers l'interlocuteur, pour qu'il brise ses défenses et s'exprime librement.

Pour Rogers, les contenus émotionnels d'une situation sont plus importants que les contenus intellectuels. C'est du côté du « cœur » et non de la « raison » qu'il faut porter son attention. Selon Rogers, quelle que soit la technique que l'on utilise, elle ne sert à rien si « l'écouter » ne met pas en place une attitude mêlée d'authenticité et de compréhension, sans chercher à interpréter et/ou juger.

En outre, selon Rogers, **les 2 attitudes fondamentales de la non-directivité et de l'empathie**, devraient être prises en considération dans le contexte de l'écoute active.

I. La non-directivité: L'essentiel de son approche est d'être centré sur « l'autre » sans toutefois mettre de la pression ou influencer l'attitude de l'autre. Selon Rogers le « praticien » ne doit pas conseiller ni interpréter, mais créer les conditions pour que le « personne » règle lui-même son problème. Selon lui, la personne qui consulte détient les solutions à ses problèmes. Être non-directif ne veut pas dire être inactif ou non-impliqué. Il s'agit plutôt de « sentir avec » l'autre, car cela est plus important que de partager une idée.

II. L'empathie: L'empathie est « la capacité de s'inscrire dans le monde subjectif d'autrui pour le comprendre de l'intérieur ». L'empathie c'est « vouloir vivre le monde intérieur de l'autre comme si c'était notre monde à nous ». Cette attitude d'acceptation inconditionnelle donne une chance d'exposer pleinement son propos. Elle laisse à autrui le temps de son expression, la possibilité de dire. La positivité de cette attitude libère une énergie qui pourra être aisément réinvestie dans la tâche à accomplir. L'absence de défenses réciproques permet d'accorder au discours un maximum d'attention, afin qu'il puisse être partagé et compris.

Savoir écouter pour Rogers repose sur le respect strict de **5 impératifs** :

L'accueil: Savoir accepter l'autre comme il est. C'est une attitude empreinte de respect et de considération pour favoriser la confiance et manifester un réel intérêt. C'est considérer l'autre comme la personne la plus importante au monde mais sans arrière-pensée, c'est-à-dire sans en attendre un retour.

Être centré sur ce que l'autre vit et non sur ce qu'il dit : C'est aller au-delà des faits pour s'ouvrir à la façon dont l'autre ressent les choses avec « ses tripes ».

S'intéresser à l'autre plus qu'au problème lui-même : Plutôt que de voir le problème en soi, il s'agit de voir le problème du point de vue de l'autre. Si on prend le chômage comme exemple, certaines personnes le vivent comme un échec, d'autres comme une sanction, etc.

Montrer à l'autre qu'on le respecte : C'est donner à l'autre l'assurance que l'on respecte sa manière de vivre ou de voir les choses sans empiéter sur son domaine et sans se transformer en apprenti psychologue qui « voit » dans l'inconscient de l'autre

Être un véritable miroir : Il s'agit, non pas d'interpréter « votre problème c'est cela » mais de se faire l'écho de ce qu'il ressent: « ainsi, vous ressentez profondément que... ». Tout l'art est ici de mettre en relief les sentiments qui accompagnent les mots de l'autre.

LIMITES /INTERETS

Intérêt : Une démarche qui vise en premier lieu à établir une relation de confiance, qui permet de mieux comprendre ce qui est vécu par l'autre et qui facilite son expression. Une discipline intéressante pour éviter de se mettre en position de « celui qui a compris et a des solutions ».

Limite : Cette approche suppose d'accepter de recevoir l'émotion de l'autre sans avoir de réponses à proposer (dans un premier temps tout du moins), ce qui n'est pas toujours facile. L'écoute active ne permet pas de répondre à toutes les questions que posent les entretiens formels ou informels et on peut lui associer quelques conseils utiles sur les entrées en matière et la manière de mettre les gens à l'aise¹.

Ce qu'on peut en garder : Tout, dès lors que l'entretien entre dans une phase construite et stable.

Un texte : <https://www.cairn.info/revue-approche-centree-sur-la-personne-2008-1-page-71.htm>

Une vidéo : <https://www.youtube.com/watch?v=UuzDCCncqAQ>

¹ On peut, pour cela, s'intéresser au classique de Beaud et Weber « [Guide de l'enquête de terrain](#) » Vous pouvez lire en entier la partie consacrée aux entretiens "Conduire un entretien", 25 pages ou, si vous préférez, vous référez à ma sélection, qui fait 7-8 petites pages, un quart d'heure de lecture à tout casser et que voici :

1. L'intro jusqu'à l'encadré sur le guide d'entretien : pp 203 à 205
2. Dans le paragraphe "gérer le tempo de l'entretien", aller directement aux conseils p.215
3. Mettre en confiance : pp 217 à 219 et, enfin
4. Orienter l'entretien, pp 220 à 222.

ENQUETER PAR L'ACTION

Nous proposons aux équipes d'entrer en enquête, c'est-à-dire de viser à la fois le plaisir propre à toute investigation² et la puissance de la recherche expérimentale. Cette enquête se décompose en deux dynamiques, distinctes et complémentaires :

1. Une enquête-action, en vue de construire ce fameux milieu éducatif ouvert, qui semble nous faire défaut. Réalisée par expérimentations successives, nous essayons d'investir des espaces publics pour en faire de nouveaux espaces de rencontres. Cette partie de l'enquête doit a minima nous permettre de comprendre de quelle manière nous pourrions procéder, dans une logique de tâtonnement méthodique : on essaie, on évalue, on corrige, on essaie de transformer les erreurs en informations.

2. Une enquête par observations et entretiens, à la recherche de ressources spécifiques au quartier. A travers nos actions de proximité, nous cherchons à repérer **ceux qui animent** le territoire, ceux qui offrent des espaces et des moments de solidarités ou de sociabilité (habitants, commerçants, gardiens d'immeuble, infirmiers à domicile, enseignants). Nous nous intéressons par ailleurs à **ce qui anime**, les ressources spatiales notamment, les lieux qui sont investis et qui offrent des contextes de sociabilité ainsi que les moments dans lesquels ils sont utilisés : des espaces-temps, donc, tels une sortie d'école, le barbecue du samedi en bas de l'immeuble B, le 5 du mois à La Poste, etc.

Par ce travail d'expérimentation, d'entretiens et d'observation, nous cherchons à détecter plusieurs éléments qui devront nourrir l'équipe dans une approche nouvelle du quartier :

- Des ressources socio-spatiales : quels sont les lieux dans lesquels l'équipe pourra potentiellement s'investir et créer d'éventuels rituels, des rendez-vous informels réguliers contenant une « puissance relationnelle », touchant en quantité et/ou en qualité, un public jusqu'ici distant ? S'agit-il des sorties d'écoles, du jour de marché, d'une aire de jeu spécifique, de la zone commerciale ?
- Des animateurs « naturels », possibles alliés d'actions futures : qui sont les voisins aimés et respectés, les parents concernés par les autres enfants, les animateurs de voisinage, les commerçants ou les gardiens d'immeuble « incontournables », etc.

² On peut considérer que le sens et l'intérêt d'un métier se mesure en partie à la possibilité d'investigation qu'il offre : enquêter à propos d'une panne mécanique ou d'une solution technique à trouver, à propos d'une recette ou d'un plat à améliorer, d'une plaidoirie à élaborer, ou encore, pour ce qui nous concerne, d'une stratégie de mobilisation à construire. Celui qui n'enquête plus exécute et, souvent, perd le sens de son métier.

- Des pistes d'action issues de ces relations et de nos observations. Il s'agit ici de construire de l'action collective de manière ascendante, en appui sur les dynamiques sociales pré-existantes, en disposant d'une quantité d'informations et de relations nouvelles avec les habitants.
- Cartographier ces ressources et actualiser chaque année la carte des ressources du territoire.

LA DETECTION

Il nous paraît crucial de préciser davantage ce que nous entendons par « habitants » et qui va influencer profondément notre proposition : l'habitant qui nous intéresse ici est celui qui habite les lieux au sens où « il y met de sa personne » ou il les investit en termes de sociabilité et de solidarité. Cette définition de l'habiter - dans son sens actif - implique logiquement un autre regard : des gens qui résident dans un quartier n'y habitent pas nécessairement et d'autres qui n'y résident pas peuvent l'habiter bien davantage : un commerçant, une institutrice, un infirmier libéral ou un animateur professionnel peuvent ainsi pleinement habiter le quartier dans lequel ils ne résident pas. Par ailleurs, certains habitants - au sens passif - sont également des habitants au sens actif du terme, bien heureusement. Tous partagent une qualité relationnelle, une affection pour le quartier et ils y déploient un réseau social - modeste ou ample - au sein duquel ils sont reconnus. Quels sont les voisins qui « voisinent », gardent les animaux, les enfants, arrosent les plantes, organisent jeux, soirées ou repas, dépannent financièrement ou matériellement ? Quel commerçant fait bien plus que vendre des choses ? Quel enseignant, par-delà ses missions éducatives, anime véritablement sa relation aux parents ? Parfois visibles et bien connues, souvent modestes et invisibles, ces initiatives sont telles des plantes sauvages, souvent ignorées.

Ainsi, ceux qui habitent le territoire, l'animent au sens le plus littéral du terme (mettre de la vie), nous les considérons donc tous comme des animateurs. Nous pensons que ces gens sont les ressources principales d'un territoire, ressources qu'il s'agit avant tout de détecter et, en fonction des situations, de rassembler pour agir en direction de l'ensemble des habitants : travailler avec eux revient donc à chercher à créer une équipe particulière, une équipe qui ne se connaît souvent pas.

Ce premier postulat a donc pour conséquence principale de définir une cible large et précise tout à la fois, permet une hiérarchisation des priorités qui nous paraît cruciale : on cherche d'abord et avant tout des alliés parmi les habitants, notamment ceux qu'on n'avait même pas aperçus ou envisagés jusqu'ici. Nous considérons en effet qu'à défaut de cibles spécifiques, aller vers les habitants pour « accueillir de front » l'ensemble des besoins et des ressources du

territoire, dans un travail d'animation et de recherches indistinct, peut rapidement s'avérer décourageant, par faiblesse des moyens humains et absence de vision stratégique.

Nous proposons donc au groupe en formation un travail de repérage, de détection et de cartographie collective, tel que pratiquée dans les campagnes de porte-à-porte par les tenants de l'enquête sociale³ dont le but premier est de comprendre les dynamiques sociales propres à un territoire et à ses différentes communautés. Ce travail sur les ressources sociales mal connues ou non répertoriées peut se superposer avec un autre, concernant les ressources spatiales d'un territoire : quels sont les lieux dans lesquels se produisent des phénomènes de solidarités et de sociabilités et quels sont leurs moments opérants (matinée, fin de journée, soirée, week-end...)? On tente ainsi d'établir une cartographie comme outil de base à partir duquel on saura en bonne partie ce qui pré-existe ou ce qui se vit, en parallèle à l'action du centre social, pour interagir avec les forces en présence plutôt qu'agir à côté d'elles.

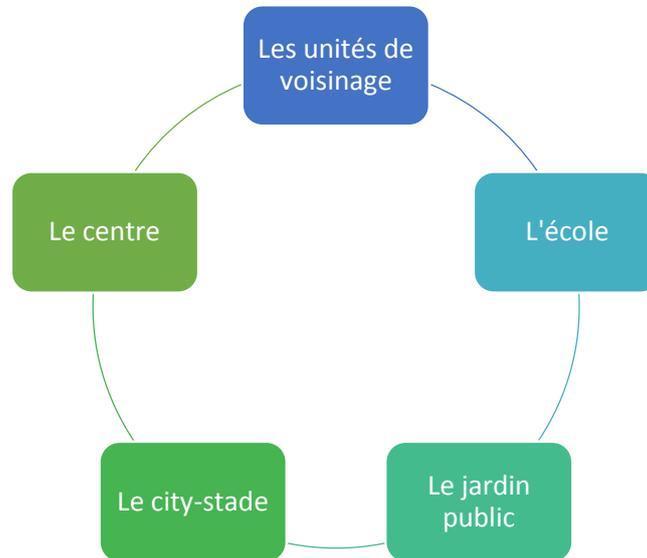
UNE VISION ECOLOGIQUE DE L'ANIMATION

Ce regard porté sur le territoire adopte une vision écologique du territoire : quelles ressources n'avons-nous pas encore perçues dans l'écosystème commerçant, dans celui du monde scolaire et dans chaque dans chaque immeuble, dans chaque hameaux ? L'hypothèse travaillée ainsi suggère une méthode et même une économie, proche de la permaculture : l'équipe du centre social, à mesure de son enquête et de ses rencontres identifie des personnes potentiellement parties prenantes de certaines actions ou éventuellement leaders d'autres actions, en envisageant l'action socio-culturelle comme un continuum entre ce qui est formalisé, institutionnalisé et ce qui ne l'est pas. L'idée est ici bien de comprendre ce qui anime le territoires par-delà les dispositifs, de comprendre davantage ce qui se joue au quotidien et qu'on ne connaît pas, pour pouvoir à son tour jouer sa carte à soi, en ayant de bien meilleures informations sur les terrains de jeux, le nombre de joueurs, etc.

Cette vision fait donc du centre social un lieu d'animation parmi d'autres et interroge le regard et la pratique que certains habitants peuvent en avoir : la question « à quoi sert le centre social et que m'apporte-t-il ? » se traite alors en essayant de le comparer à l'ensemble des autres ressources - visibles ou cachées - dont les gens peuvent se servir en termes de sociabilité et de solidarité. Cette démarche peut par exemple nous amener à comprendre que c'est au Mc do que les adolescentes d'origine maghrébine se rassemblent et dans aucun autre lieu public. De même, on peut découvrir que c'est l'infirmier libéral qui met en lien les habitants pour qu'ils se rendent des services cruciaux. En milieu rural, un café, une postière, une sortie d'école ou de messe, la camionnette qui livre le pain peuvent constituer des ressources

³ On pourra ici s'intéresser aux liens étroits entre Jane Adams, fondatrice de l'action sociale moderne aux Etats-Unis au 19^{ème} siècle et son influence sur l'école de Chicago, de Mead jusqu'à Alinsky, qui fonde le community organizing.

objectives qu'il faut alors prendre en considération. Il ne sert à rien de vouloir toucher certains publics si l'on n'a pas pris conscience des ressources dont les gens usent pour trouver des solutions par eux-mêmes.



Si le territoire représente un enchevêtrement d'écosystèmes, nous essayons alors de les distinguer puis, en leur sein, de comprendre la diversité et la variété des solutions collectives trouvées, des plus visibles au plus discrètes, des plus institutionnelles aux plus informelles. A l'instar des mauvaises herbes que l'on néglige ou des collaborations entre insectes et végétaux que l'on ignore, les professionnels, tels des agriculteurs conventionnels, peuvent parfaitement méconnaître, sous-estimer, voire mépriser cette vie sociale pourtant fondamentale.

C'est en optant pour une approche socio-perma-culturelle qu'on pourra, à moyen terme, envisager de « dé-centrer le centre social », donc de travailler parfois chez des habitants ou dans un café, dans une aire de jeu, un Mc do ou un presbytère. C'est cette approche qui autorise aussi des actions plus ciblées sur des unités d'habitation ou des communautés spécifiques (communautés entendues au sens générique de « vivre un contexte en commun » : voisins, parents, personnes dépendantes aussi bien que communautés d'origine ethniques).

UNE POSTURE QUI VISE A JOUER DES DISTANCES

Nous cherchons à user des espaces publics comme des surfaces de contact, comme des opportunités qui permettent de déplacer les seuils de la rencontre, pour « désinstitutionnaliser » les échanges et les rendre plus simples. Nous allons au porte-à-porte et voyons dans quelle mesure il nous est possible, sur le pas de porte ou chez les gens d'entrer en relation. Nous restons dans le hall et parfois nous nous y installons pour y introduire un moment singulier de discussion. Nous nous mettons devant les immeubles, dans les aires de jeu ou à côté de la boulangerie pour être au plus près des gens, disponibles, accueillants, avec pour enjeu central de ne faire peser aucune attente, aucune pression.

Pour y parvenir, nous renforçons et stimulons des formes d'animation autonomes. On considère que le public ne nous attend pas pour s'animer lui-même : des enfants jouent déjà, des parents se réunissent, des ados font du sport ou discutent, des anciens sortent leurs chaises... Le fait d'aménager l'espace, le fait - pour revenir à l'aménagement de l'aire de jeu - de créer de l'ombre, de poser une revue sur le bout d'un banc, de créer une cabane est d'abord une façon de « partir de l'existant », de s'accommoder de ce qui se vit déjà, de s'appuyer sur les énergies et les désirs déjà présents. C'est également une manière de provoquer, de susciter des comportements sans avoir à rien demander, sans obliger quelqu'un à accepter ou refuser une demande explicite ; c'est une manière de « rester à bonne distance », notamment vis-à-vis des adultes ou des adolescents, qui sont souvent davantage rétifs à des animations programmées.

Nous observons donc les usages, les lieux et les moments. Nous réfléchissons ensuite aux différentes manières d'être présents dans ces lieux sans pour autant proposer des activités et envahir des gens :

1. En créant des aménagements qui facilitent et renforcent les activités autonomes des publics, sur ses propres lieux de rassemblement ;
2. En s'investissant soi-même dans des activités - par exemple peindre ou bricoler - qui peuvent créer de la curiosité et de la coopération : ne rien demander alors et laisser le public s'approcher, interagir ;
3. En allant vers les publics dans des logiques de déambulations active avec un caddie, une charrette, une brouette, pour proposer un café, une orangeade ou à l'aide d'un porte-à-porte. Puis discuter si affinités en « sentant », à chaque rencontre, si le public est prêt ou non à aller plus loin. En conséquence, être en mesure de faire un pas de plus avec lui ou de le laisser tranquille.

Ces formes d'animation sans encadrement sont peu coûteuses pour le public car elles ne lui demandent pas de s'engager formellement dans une activité ou une relation : celui-ci « garde

la main » sur ce qu'il veut donner et peut gérer l'intensité, le niveau et la durée de son engagement. Elles permettent à l'équipe de ne pas s'enfermer dans l'activité, de ne pas renforcer l'image d'une animation synonyme d'encadrement ou de jeu (infantilisante à ce double titre) et lui laissent le temps d'observer et d'échanger.

L'aménagement (de l'espace et des situations qui se vivent dans cet espace) et l'ajustement aux comportements sont des démarches éminemment adaptées aux publics non-captifs, et offrent des postures cohérentes pour entrer en relation avec des inconnus. Elles constituent en outre des manières d'entrer dans une dynamique de tâtonnement expérimental : en observant une situation, on s'interroge sur les dynamiques sociales en jeu et sur notre capacité à y lire des opportunités. On tente alors, en appui sur nos observations, de créer de nouvelles interactions ; si nous en avons anticipées certaines, d'autres peuvent cependant surgir, qui avaient échappées à notre travail prospectif. Un comportement nouveau peut induire un ajustement, la modification de l'aménagement ou le surgissement d'une nouvelle activité...L'animation repose alors concrètement sur la capacité à privilégier « ce qui est vécu par rapport à ce qui était prévu »⁴ et, en termes d'identité professionnelle, nous situe dans le champ de l'ingénierie, à la recherche d'une intelligence stratégique des situations sociales⁵.

⁵ Augustin Jean-Pierre, Gillet Jean-Claude. L'animation professionnelle. Histoire, acteurs, enjeux. Paris : L'Harmattan, 2000. pp.7-188. (Débats Jeunesses, 5);https://www.persee.fr/doc/debaj_1275-2193_2000_mon_5_1